

HACHEMI LARABI :

de la Révolution sans rien y connaître»

Oui, son expérience m'a beaucoup servi à Tunis où j'ai vu des choses inimaginables. Dans l'avenue Bourguiba, on rencontrait des dizaines de militants. Je n'avais pas confiance et donc je me suis prémuni en prenant beaucoup d'argent avec moi en cas de coup dur. En Tunisie il y avait une base commandée par un certain Kaci dont le secrétaire était maître Bouzida, avocat à Alger qui a rejoint le FLN. Il m'a proposé de rejoindre l'ALN à Ghardimaou. J'ai refusé. Aujourd'hui encore, je persiste à dire comme Goethe : «Je préfère passer ma vie en esclave que de participer à une révolution.» Je suis incapable de tuer une mouche ! Et pourtant, à 16 ans, j'étais militant du MTLN à El-Mouradia. Les artisans de la Révolution dont les 22 ont fait de la prison (Belouizdad, Bouadjadj, Kaci Abdellah Abderrahmane et d'autres) qui sont des gens respectés et respectables. D'autres sont partis au maquis pour s'échapper comme Krim Belkacem, Ouamrane. Ceux de la première Fédération de France, Doum, Mechat, Louanchi, puis ceux qui sont venus après eux et qui ont quitté la France. Boudaoud, Ali Haroun sont partis à Cologne, en Allemagne. Salah Bouhara m'a laissé un écrit de 10 pages.

Il a été arrêté en juin 1956, mis en prison à Saint-Leu (Béthioua) et a réussi à s'échapper. A l'indépendance, comme récompense, il a pris une maison quand certains en ont pris deux ou trois.

Il a été nommé député à la première Assemblée nationale, dissoute en 1965, et a vécu d'une pension de 16 000 DA en 1966, perçue comme une bouée de sauvetage. Il était tout le temps malade. Jusqu'en 1985, il a vécu de son métier de plâtrier... Du groupe Bouhara, Bouchafa, Debbih Chérif n'est resté que Mustapha Fettaf avec lequel à l'époque j'ai fait mes cours du soir à la médersa Ettarbia Oua Taalim de Abderrahmane Djilali, de 1946 à septembre 1947.

Il n'a jamais connu Didouche Mourad qui était mon chef avec son adjoint Debbih Chérif. Lui était structuré dans le PPA de Belcourt et moi à la Redoute.



Hachemi Larabi.

Passée l'euphorie de l'indépendance (le 5 juillet vous étiez à Munich), aujourd'hui vous donnez l'image d'un homme déçu, aigri et allez jusqu'à affirmer : «De Ben Bella à Boumedienne, le peuple algérien a perdu l'espoir d'une vie normale»...

J'ai dit le peuple algérien, car moi je l'avais belle.

Vous admettez vous-même que l'Algérie post-indépendante vous a offert beaucoup d'opportunités professionnelles aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, au Koweït pendant 10 années généreusement payées en devises fortes ! Et vous avez ouvert une clinique, construit une villa... Vous faisiez partie de la nomemklatura ?

Tous les gens dont je parle ont profité du système et occupé de hautes fonctions comme aujourd'hui d'ailleurs. Bien après Boumedienne, il y avait le dinar spécial de la nomemklatura, car pour acheter une brique au marché c'était un prix et

dans les officines de l'Etat pour dix fois moins et sans limitation. C'était à un prix symbolique ! Pareil pour le ciment ou le fer. Tout système doit obéir à des règles et l'actuel est très mauvais.

Farouchement anti-socialiste, contre la politique industrielle de Belaïd Abdesselam, la Révolution agraire. L'avenir a-t-il confirmé vos appréhensions ?

J'ai dit que l'on ne peut pas faire taire en donnant de l'argent. Gouverner c'est très difficile. Vous serez étonné de ce que je vais vous dire : d'une manière générale, notre situation est meilleure que celle de la France, de la Belgique. Pour aller à l'université, il faut payer. Sauf que dans ces pays, les gens déboursent mais ils travaillent. Nulle part au monde on peut subvenir à ses besoins alimentaires à si bon marché.

Venons-en à votre vie affective, voire sexuelle, qui traverse de part en

part Chronique d'un Algérien heureux. Vous parlez sans tabous, ouvertement, de ce que la littérature algérienne recouvre d'un voile de pudeur ou d'hypocrisie...

Nous devons sortir de cette hypocrisie qui mine l'islam. L'exemple pour moi c'est le Prophète Mohamed qui a contracté 33 contrats de mariage.

Je me suis amusé à comptabiliser vos conquêtes féminines, si nombreuses à vous croire, qu'à la fin j'y ai renoncé, incapable de faire le décompte précis. Quel Don Juan vous faites !

Il y a entre autres une femme qui m'a été présentée, médecin à Lille, exceptionnelle à tout point de vue, ensorcelante. Elle m'a fait aimer Oum Keltoum en me la chantant au téléphone, moi qui étais plutôt Fayrouz qui était pour moi un symbole de modernité et de beauté. La voix stridente des chanteuses égyptiennes me déplaisait. J'avais 70 ans, elle était intriguée par mon âge. C'était sans appel ! J'ai vécu, je l'avoue !

Témoin privilégié de l'Algérie en guerre puis de l'Algérie indépendante, vous jetez un regard d'une grande sévérité sur notre incapacité à construire une société où il ferait bon vivre. Vous citez Ferhat Abbas qui déclarait à des journalistes français : «En Algérie, je m'ennuie, je m'ennuie... J'étouffe !»...

Dans tous les pays où l'islam est une force, la religion joue un rôle terrible. En Égypte, qui vit de tourisme, les gens des pays arabes, toutes catégories confondues, qui ne peuvent pas respirer chez eux, viennent se défouler au Caire où, à partir de minuit, il y a de la vie. C'est le problème de tous les pays musulmans. Le sexe est une fonction comme une autre qui doit être satisfaite. Il faut lire *Le Harem et les cousins* de Germaine Tillon.

La Révolution a produit des hommes d'exception qui ont conduit l'Algérie à l'indépendance. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Un chanteur disait quand «imousnawene» (les savants) partiront, que pourrions-nous faire ? Pour l'anecdote, dans un grand lycée d'Alger, j'avais offert au directeur un livre sur Nizar Kabbani (*De l'amour et de la liberté*) que j'avais écrit. Voulant savoir ce qu'il en pensait, il m'avoua ne pas l'avoir lu car il ne comprenait pas le français ! Même désillusion dans un autre lycée.

Des établissements dirigés par des illettrés ! Comprenez-moi bien, c'est le problème du monolingue et de surcroît d'une langue malheureuse en constante décadence. Ibn Khaldoun disait bien que tout ce que les musulmans ont créé n'est pas le fait des Arabes. El Boukhari est de Boukhara, ville d'Ouzbékistan, etc.

Au début de la Révolution, nous avons eu des groupes de jeunes qui ont été à l'école française, d'autres ont pris le train en marche. Aujourd'hui, je peux citer Kamal Senhadji, chercheur et spécialiste mondial du sida, Elias Zerhouni, médecin radiologue aux Etats-Unis, et en littérature Yasmina Khadra, notamment. Qu'en est-il de la production littéraire en arabe, au-delà de ce qu'a réuni notre ami Abou El Kacem Saâdallah. Tout au début j'ai parlé d'authenticité. Est-elle française ou arabe aujourd'hui ?

B. T.

taouchichetbrahim@gmail.com

Dans le contexte de la chronique

- «La dégénérescence de la Casbah est l'un des crimes les plus abjects du colonialisme qui visait à avilir et acculturer ce cœur frémissant des Algérois.»

- «Toute la campagne algérienne en 1942-45 était habillée grâce aux sacs de farine des Américains revendus pour en faire des vêtements.»

- «Entre 1962 et 1980 : 250 milliards de dollars investis. Résultat : rien, même pas le savoir-faire. Entre 1980 et 2000 : 300 milliards de dollars partis en fumée.»

- «L'Algérie ruralisée n'est pas agréable à vivre. On peut être un universitaire brillant dans ce pays, avoir des dons et des capacités et vivre malheureux toute sa vie, que l'on soit salarié de l'Etat ou praticien libéral.»

«Djamaâ Zitouna : une immense zaouia qui jouissait d'un grand prestige en Tunisie et en Algérie. Sans plus. Les études étaient très dures pour des résultats insignifiants ; sur 10 000 étudiants, il y avait 3 000 Algériens en 1947.»

«Le mouvement nationaliste n'était qu'une mauvaise copie des partis communistes et du bloc de l'Est algérienisé.»

«Boumedienne aimait le pouvoir plus que l'Algérie. Pour le garder, il lui fallait tout contrôler, jusqu'à la miche de pain du citoyen et le filet d'eau qui coule du robinet.»

«Le tandem Boumedienne-Abdeslam a été la ruine de l'Algérie.»

- «La chose la moins solide dans le monde, ce sont les serments d'une femme amoureuse vis-à-vis d'un homme.»

«Je n'ai jamais considéré que l'homme est monogame. On peut aimer une femme, la respecter et ne pas s'en suffire.»

- «Le sexe a dominé ma vie, il m'a fait vivre les meilleurs moments de mon existence.»

«L'acte sexuel en Islam a été banalisé depuis 14 siècles. L'Occident y est arrivé mais en le transformant en marchandise.» — «L'Algérienne recherche dans l'homme en même temps que la liberté pour elle, le privilège d'être soumise. Elle travaille dur pour se libérer et elle se tue pour subir la tutelle de l'homme.»

- «Dans la longue histoire du mouvement national algérien, les hommes de culture ont été marginalisés. Cette jalousie des politiques à l'endroit des intellectuels est devenue historique.»

- «Le mal algérien s'est perpétué bien après l'indépendance pour s'accroître durant la période du terrorisme où les intellectuels sont devenus les cibles des barbares.»

- «Les Arabes nous considèrent comme des hermaphrodites ethniques : ni Arabes, ni Berbères, ni Français, ni Européens. Une catégorie à part.»

- «Le jour viendra où le Maghreb fera partie de l'Europe comme il l'a toujours été. La Tunisie est à 17 km de l'Europe et à 1500 km de l'Orient et le Maroc à quelques brasses.»

- «De Zohra Drif, citée par Hachemi Larabi dans *Debbih Chérif et l'utime bataille d'Alger*. «Debbih Chérif, un géant nommé Si Mourad. C'était un homme droit et rigoureux, doté d'une profonde humanité qui en faisait un être particulièrement sensible à la souffrance de l'autre, quel qu'il soit.»

Une sélection de Brahim Taouchichet